

Le Livre Bleu

Mathilde Fournier

N°ISBN : 979-10-359-3117-9

© 2019, Le Livre Bleu Mathilde Fournier
Illustration de couverture Mathilde Fournier
Conception graphique Mathilde Fournier

Le Livre Bleu

Roman

« Le temps la mangeait doucement et il avait
commencé son festin par la tête »

Le Soleil des Scorta
LAURENT GAUDÉ

« Les cauchemars, c'est ce que les rêves
deviennent toujours en vieillissant. »

La vie devant soi
ROMAIN GARY

« Mais finalement, finalement
Il nous fallu bien du talent
Pour être vieux sans être adultes »

La chanson des vieux amants
JACQUES BREL

*Pour ma famille (parce que tout le temps où j'écrivais, c'est
à vous que je pensais)*

JOUR 1

Tristan

En quittant la maison ce matin, j'attrapai malgré moi son horrible parka bleue. Si seulement elle pouvait la voir, avec ses manches usées et sa doublure décousue, peut-être qu'à elle aussi lui prendrait l'irrépressible envie de la jeter. Mais je la déposai sur la plage arrière, abandonnée dans la poussière pour le reste du trajet. Je chargeai ensuite le coffre d'un sac de vêtements propres et laissai à l'avant de quoi m'occuper en chemin : des rillettes de poulet, deux baguettes, un thermos de café noir et bien sûr mon tabac à rouler, qui à force de macérer dans la grande boîte à thé en avait pris les effluves.

Les départs sont toujours plus longs qu'on ne l'imagine. Couchée dans l'herbe, Jyxie observait mes allées-venues. En caressant son poil fauve, je voyais ses bons gros yeux de boxer se planter tristement dans les miens. *Allez ma grande, ça va aller.* Je fermai la porte et laissai à Rachel un trousseau de clés, déposé comme convenu au pied de l'hortensia.

C'était l'automne, un des plus beaux, disait-on. Les arbres étaient rouges en journée, blancs au petit matin. Les aboiements de ma chienne m'accompagnèrent tout le temps où je dégivrais la voiture et quand au bruit du contact elle dressa ses oreilles, le museau levé dans la lumière de l'aube, j'eus l'impression qu'elle me souhaitait bonne chance.

Je réglai la radio sur ma fréquence préférée et démarrai.

Lisa

Pour moi, l'histoire a commencé fin octobre, alors que l'automne imposait ses couleurs. Ce matin-là, le ciel était gris et l'air encore humide. Léo suivait la direction de mon doigt pointé vers le parking, les siens étrangement recroquevillés autour du volant : il avait repéré avant moi, ce couple prêt à se jeter sous nos roues, courant main dans la main au milieu d'une immense flaque de pluie. J'ai passé ma paume sur le pare-brise embué et j'ai vu leurs regards, surpris et amusés, accrochés l'un à l'autre. Est-ce qu'ils avaient eu peur au moins ?

« On est arrivés chérie », a dit Léo en arrêtant la voiture sous un arbre, le ciel s'épaississant tout à coup de noir. « J'attends un peu avec toi ? Enfin si tu veux. » J'ai souri sans quitter la route des yeux. « Oui. Reste un peu ». J'imagine qu'il a souri à son tour. Un mélange d'excitation et de peur venait entre temps de se loger au fond de mon ventre. Par l'éclat brouillé de la vitre, je devinais l'hôpital. J'ai commencé à observer ces trois femmes, affluant vers l'entrée, à m'imprégner de leur démarche, dynamique et sûre, de cette tristesse qu'elles maquillaient d'assurance.

Quelques minutes après leur passage aux portes automatiques, elles sont revenues s'époumoner devant un cendrier en colonne, regard absent et café noir à la main. Les premières secondes passées entre ces murs suffisaient visiblement à leur accorder une pause matinale. Coude à coude autour des mégots fumants, les yeux clignant à force de regarder leurs pieds, je ne voyais leurs lèvres remuer que pour une longue bouffée de cigarette. Noyées dans leur blouse blanche, je me souviens m'être étonnée de cette proximité silencieuse, qui de loin les rendait toutes semblables.

L'humidité a perlé sur la vitre et Léo a enfoui son visage dans mon cou. « À quoi tu penses ? », murmurait-il sans vraiment attendre de réponse. Autour du cendrier, les silhouettes avaient disparu. J'ai abaissé le pare-soleil et affronté mon image avec toute l'intolérance que l'on porte à soi-même. Je n'aimais pas ma peau blanche de janvier à décembre, mon nez comme dessiné à l'équerre entre des joues trop rondes et l'ombre brune sous mes yeux, persistant malgré les crèmes.

— Tu es très belle, a dit Léo en passant sa main sur ma cuisse.

— Pas trop maquillée ?

— Non, tu es parfaite.

J'ai haussé les épaules.

— Allez Lisa... Tout se passera bien, tu verras.

Il a basculé son corps au-dessus du frein à main pour m'ouvrir la portière, j'en ai profité pour l'embrasser.

— Merci de m'avoir accompagnée.

Il a souri, encore.

— À ce soir ma chérie.

Je me suis dirigée vers l'hôpital. Arrivée en haut des marches, mon cœur commençait à peine à retrouver sa place. Et comme ces autres femmes avant moi, j'ai passé les portes automatiques, le visage maquillé d'assurance.

Je revois la vieille machine à café, les gobelets sales et les touillettes autour. Aux murs, on avait suspendu des tableaux. Beaucoup représentaient la mer. J'ai pensé qu'elle serait la première étonnée d'avoir voyagé jusque là, dans cet hôpital triste et sans lumière, où toutes sortes de bruits et d'odeurs semblaient macérer depuis des années.

« Bonjour, j'ai rendez-vous avec le Docteur Neil .»

J'ai sorti de mon sac la lettre soigneusement pliée et l'ai tendue au monsieur chauve assis derrière l'accueil. L'homme a lu rapidement et m'a aussitôt demandé ma carte, comme si être plus lent aurait été impoli. Puis il m'a indiqué l'ascenseur. Mes talons ont claqué sur le carrelage.

Foutus escarpins.

Maria

Je m'appelle Maria Castilo et je suis hospitalisée à *Memento*, une clinique spécialisée dans les maladies neurologiques. Apparemment, je ne suis pas la seule, il y a plein de malades comme moi ici. Des gens bien qui ne demandent qu'à être aidés. Des gens dont je ne me souviens pas. Il paraît qu'au début, j'ai essayé de ne pas dormir. Je voulais comprendre, je voulais me souvenir, arriver à vivre normalement. Deux jours après, on m'assommait de somnifères.

Aujourd'hui, je ne sais rien sans mon journal. Un journal de bord que je tiens tous les soirs. Ce matin, je parle avec une infirmière. Elle dit que ça fait un an que je suis à *Memento*. Elle me raconte mon arrivée. Vraiment, ce n'était pas facile. La journée je ne parlais pas et mes cauchemars me réveillaient la nuit. Le moindre contact physique me rendait agressive, hystérique. Entre infirmières, on murmurait des histoires devant ma porte. Pour elles, c'était sûr, mon comportement était l'expression d'un traumatisme. Mais lequel ? Leur imagination débordait, partagée à voix basse dans l'ombre d'un couloir. *Une telle animosité...* soufflaient-elles. Pas étonnant que je perde la mémoire.

J'en voulais au passé, le punissais pour ce qu'il m'avait fait. En un sens, elles avaient vu juste. J'étais remplie de colère. Être coincée entre ces femmes en blouse devenait insupportable. Enfin, c'est mon avis. Depuis, j'ai fait des progrès et ça va beaucoup mieux. Enfin, c'est ce qu'elle me dit.

Le matin il y a la douche, je la prends seule. Le repas du midi est servi dans une grande salle au rez-de-chaussée, où plus tard s'organisent les ateliers collectifs : peinture, cuisine, musique. Je n'y suis pas. Quand je n'ai pas le moral, il y a toujours leurs jus en briques. L'infirmière dit que « *je les aime trop* », leurs jus en briques. Qu'elle me les apporte tous les matins. Un au raisin, l'autre à la pomme. Des fois ça change et c'est juste un thé vert sans sucre. Mais ça, je n'en bois jamais. Je préfère les jus. Sinon le reste du temps, je ne fais rien de spécial : *j'écris*.

Il n'y a pas de fleurs dans ma chambre. Sur les murs, aucune photo. Des affiches, grossièrement encadrées. Une télé, suspendue dans un angle. Rien qui me rappelle à la vie. Mon bureau, ma table de nuit, tout est vide. Je cherche quelque chose des yeux. Une boîte de chocolats et son joli ruban. Une carte postale gravée de mots tendres. Je ne vois rien. La pièce est sans attache. Tout y est froid, fonctionnel. Dans cette chambre, on m'a oubliée. J'y suis depuis bien trop longtemps.

Tristan

Après deux longues heures d'embouteillages et de radio, j'arrivai enfin à destination. Le monde était gris, encore privé de soleil. Je marchai sous les arbres, perdu dans mes pensées. Pourtant si familière, un seul pas dans cette ville suffisait à me geler le cœur.

Maria

Ma fenêtre donne sur la cour. Le ciel est blanc, les arbres rouges. Sûrement l'automne. On m'apporte le plateau du matin : jus en brique et biscuit sec. Je bois le jus à la paille, émiette le biscuit entre mes doigts. Je me sens bien. J'ai pris ma douche. Vidé sur mes cheveux les flacons inodores, légers et transparents. Mon journal est fermé contre mon ventre. Ses pages sont usées, la moitié encore blanches. J'y ai posé mes mots, mes peurs et mes souvenirs. Il garde tous les instants vécus dont je ne me souviendrai jamais. Il me rassure.

Lisa

En sortant de l'ascenseur, je me suis dirigée vers l'accueil du premier étage. Il était tenu par une femme brune à l'allure négligée, la tête enfoncée dans de grosses épaules tombantes. Mains sous le menton et les coudes appuyés sur son bureau, elle suçotait bruyamment une pastille menthe-régisse dont l'odeur planait tout autour d'elle. « Bonjour, je viens voir le Docteur Neil », ai-je commencé en lui tendant ma carte de presse.

Elle a saisi le rectangle de plastique, l'a regardé attentivement et m'a souri, l'air impressionné. Puis elle a dit : « Je vais le prévenir, il ne va pas tarder... là-bas vous avez de quoi prendre un café en l'attendant. »

Je me suis tournée vers la machine automatique qu'elle pointait du regard. Café, chocolat, qu'importe. Toutes ces boissons me soulevaient l'estomac. Voyant que je ne bougeais pas, *Grosses épaules* a tenté : « Du thé sinon? À la menthe, ça peut jamais être trop mauvais vous savez. » Elle me souriait et j'ai repensé à ses pastilles, au goût terrible que cette secrétaire devait s'infliger toute la journée. Je l'ai remerciée, lui promettant que si l'envie m'en prenait, je n'hésiterais pas à me servir. Puis je suis partie m'asseoir.

Il est arrivé par l'escalier. J'ai senti son parfum, assez agréable pour me faire oublier celui des pastilles menthe réglisse, que *grosses épaules* continuait de suçoter depuis son bureau. Dans la quarantaine, l'homme marchait sans conviction, les mains enfouies dans les poches de son jean bleu dur. Il s'est approché des sièges, s'est assis face à moi. Je l'ai regardé discrètement : ses yeux bleus allaient de gauche à droite, ne sachant trop où se poser. Il donnait l'impression d'être triste, tourmenté. *Certainement un patient.*

Il s'est levé après quelques minutes, laissant son sac à terre. Ses lanières étaient à moitié déchirées et je me souviens avoir remarqué qu'une veste bleue dépassait de la poche avant. L'homme s'est tourné vers moi et m'a demandé « café? », un sourire au coin des lèvres. Alors que j'acquiesçais poliment de la tête, j'ai surpris *Grosses épaules* levant les yeux au ciel. Les pièces ont chanté dans la machine, et l'instant d'après j'acceptais le jus de chaussette. Je l'ai remercié avant de boire dans le gobelet brûlant. *Pas très corsé, pour un expresso.*

Une minute plus tard, l'étranger disparaissait et je rencontrais le Docteur Neil, pour la première fois. Avant le bruit de l'ascenseur, j'ai entendu la voix de *Grosses épaules* me prévenir : « Il arrive ».

Je me suis levée pour lui serrer la main. Dans la soixantaine, le Docteur Neil était un homme grand. Un homme dont les yeux se posent sur vous avec assurance. Son visage os-

seux était rasé de près et l'éclairage du couloir lui donnait d'étranges reflets jaunâtres. Les traits racés, la vie n'avait pas encore marqué sa peau, mais seulement blanchi ses cheveux frisés, qui s'emmêlaient au sommet de son crâne à la manière de longs fils d'argent.

— Lisa Mosco ?

D'une voix mielleuse, il m'a invitée à le suivre.

Maria

On frappe à la porte de ma chambre. Trois coups secs et réguliers. Je ne réponds pas. Après tout, je n'attends personne. « Maria ? Je peux entrer ? » La voix est chaude, réconfortante. Je quitte mon lit. À mes pieds des vêtements par terre, jetés avant ma douche. Je les ramasse, honteuse. La voix insiste. « Maria ? ». J'ouvre la penderie, entasse les vêtements sur la pile déjà prête à s'écrouler. Un pas vers la porte, deux pas, trois pas : post-it jaune. Je le décolle du mur : « TRISTAN EST TON MARI ».

Lisa

« Depuis quand exercez-vous ? Diriez-vous que vous êtes passionnée ? L'hôpital, c'est quoi pour vous ? Il y a peut-être un voyage dont vous aimeriez me parler... ? »

Le Docteur Neil menait nonchalamment la première partie de notre entretien, son regard souvent tenu à l'écart du mien. Je n'étais pas très sûre de moi et mes réponses se faisaient parfois attendre, mais je me prenais au jeu et lui racontais tout. De l'école de journalisme où j'expérimentai mes premières chroniques à ce besoin d'écrire devenu vital, jusqu'à Manhattan et l'effet qu'elle avait eu sur moi, cette impression totale d'y perdre pied.

Tout en parlant, j'observais le Docteur Neil et ses réactions, ses mains caressant lentement la tasse fumante posée sur son bureau. J'ai regardé la petite étiquette au bout de l'infusion. Thé vert de chine. Il a cassé un morceau de sucre au-dessus de l'eau chaude et porté délicatement la boisson à ses lèvres.

J'allais en venir aux circonstances de notre future collaboration quand il a dit : « Beau parcours. » Et puis : « Tout ça n'annonce que du bon pour la suite. » Enfin d'un geste vif, il a ramené la tasse au bord de son bureau et

m'a souri.

— Des questions ?

J'ai regardé l'auréole de thé s'étirer sur le bois tendre.

À mon tour.

Tristan

— Bien dormi ?

Son regard incrédule fut la première chose que je croisai par l'entrebâillement de la porte.

— Tristan ?

Le bras tendu vers moi, elle ouvrit délicatement son poing pour me montrer le post-it chiffonné : « Je l'ai trouvé juste au moment d'ouvrir », crut-elle utile d'ajouter. S'en suivit l'habituelle minute de silence, interminable au point de me guider vers la fenêtre, les yeux rivés sur un vide qui me donnait malgré tout l'impression d'être moins seul.

— Alors tu as lu ton journal ?

— Je l'ai lu oui...

Son regard s'accrochait lui aussi au vide.

— Tu as faim ? demandai-je.

— Un peu.

— Il y a un truc pas loin si tu veux. C'est un endroit sympa où on a pris l'habitude de déjeuner.

Assise à présent sur le lit, Maria ramena ses poings entre ses cuisses et se mordit la lèvre inférieure. À la fois belle et nerveuse, dans un murmure elle répéta :

— L'habitude...

J'ajoutai.

— C'est que...tu dois sans doute te poser un tas de questions...

Elle posa sur moi son regard tendre, que seuls ses cernes maquillaient désormais.

— Excuse-moi. Je sais que tu es là pour m'aider mais... c'est difficile de parler avec un inconnu qu'on est censé connaître.

— Oui je comprends. On prendra le temps qu'il faut, ne t'en fais pas.

Je gagnai un timide sourire avant qu'elle me demande :

— Il fait froid dehors ?

— Assez. Mais j'ai quelque chose pour toi.

Je récupérai sa parka bleue, écrasée dans la poche avant de mon sac.

— Vas-y, essaye-la.

— C'est un peu abîmé, non ? s'étonna-t-elle avant d'y glisser ses bras maigres.

— Tu l'aimais beaucoup.

— Et toi ?

— Moi ?

— Tu aimes cette veste ?

Je haussai les épaules.

— J'aime te voir avec en tout cas.

Elle esquissa une adorable moue et se leva du lit. Déjà tout habillée, elle laça ses chaussures, passa plusieurs fois

ses mains sur la parka fripée et finit par s'envelopper d'un long châle turquoise.

— Je suis prête, me dit-elle enfin en tortillant ses mains derrière son dos.

Je regardai ma montre, treize heures trente.
Le décompte était lancé : sept heures pour lui rappeler qu'elle m'aimait.

Lisa

« Maria Castilo présenterait donc des troubles mnésiques particuliers ? » Le Docteur Neil me proposait de travailler sur un cas clinique « *extrêmement intéressant* » pour reprendre ses mots, et c'était comme le regarder dessiner sous mes yeux, petit à petit, l'histoire d'une patiente hors norme : « Des troubles particuliers vous dites ? Les pertes de mémoire de Madame Castilo n'interviennent qu'en phase de sommeil profond ! Ses expériences quotidiennes sont une boucle permanente, qu'elle vit et revit chaque fois en parfaite inconscience. Rendez-vous compte ! En vingt-cinq ans d'exercice, on n'a encore jamais vu ça. »

Je lui demandais comment tout cela avait commencé et de quelle façon l'hôpital pouvait prendre en charge ce genre de malades.

— Difficile à dire...Le matin où son mari l'a amenée ici, elle n'était pas vraiment lucide... Depuis son hospitalisation, nous nous efforçons d'aider Maria à développer ses propres outils de mémoire. Mais c'est un travail qu'elle semble vouloir mener seule... »

C'est à ce moment-là, je crois, que le Docteur Neil a commencé à me parler du journal : « Un livre noir, rempli de

feuilles épaisses. C'est son mari qui lui a offert. Il attendait qu'elle dessine. Maria a préféré écrire. »

J'ai demandé s'il savait ce qu'elle écrivait exactement.

— Ses journées, ses ressentis, des choses dont elle tient absolument à se rappeler le lendemain matin... enfin j'imagine.

— Vous ne l'avez pas lu ?

— Non, a-t-il regretté. C'est un récit intime qu'elle préfère garder secret. Elle le dépose chaque soir sur sa table de nuit, le lit à son réveil .

J'ai pensé à la lecture quotidienne de cette femme. Aux découvertes de fragments de vie inconnus et à cette immense solitude qui pesait probablement sur elle. J'ai imaginé sa détermination, son courage, son désir de s'en sortir et la force incommensurable que tout cela devait lui demander. Le Docteur Neil s'est redressé dans son fauteuil, posant sur moi de si grands yeux qu'on aurait dit qu'ils occupaient la moitié de son visage.

— Écoutez Lisa, il est évident qu'écrire pallie l'absence, ce n'est pas à vous que j'apprendrai ça. Mais pour aller un peu plus loin... Je crois réellement que Maria est parvenue à créer une nouvelle méthode de rééducation, qui correctement exploitée, pourrait à long terme guérir toutes formes d'amnésies.

— Et comment l'exploiter ? ai-je alors demandé.

Il a claqué ses mains sur la table, satisfait.